

Dossier de presse

PAINKILLER

texte et mise en scène
Pauline Haudepin

6 – 30 mars 2024
création



Contacts presse

Dorothée Duplan, Camille Pierrepont et Fiona Defolny, assistées de Louise Dubreil
01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

Dossier de presse et visuels téléchargeables sur www.colline.fr/bureau-de-presse

Painkiller

du 6 au 30 mars 2024 au Petit théâtre • création à La Colline

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

durée estimée 1h20

équipe artistique

texte et mise en scène **Pauline Haudepin**

avec

John Arnold Sadking

Mathias Bentahar Painkiller

Pauline Haudepin la sirène des égouts

scénographie et costumes **Constant Chiassai-Polin**

son **Sarah Munro**

lumières **Laurence Magnée**

collaboration artistique **Alexandre Ben Mrad**

assistanat à la mise en scène **Léon Ostrowsky**

régie générale et plateau **Marion Koechlin**

fabrication des accessoires, costumes et décor **ateliers de La Colline**

administration et production **Agathe Perrault – La Kabane** assistée de **Sarah Baranes**

production

Compagnie THERAPHOSA BLONDI

coproduction La Colline – théâtre national, Théâtre de la Cité Internationale – Paris

avec la participation artistique du Jeune théâtre national

avec le soutien de la Région Grand-Est, de la DRAC Grand Est et de la Maison Mainou

Pauline Haudepin est en résidence de création et d'actions artistiques au Théâtre de la Cité internationale, Paris

sur la route

Théâtre de la Cité internationale – Paris printemps 2025

avec les publics

Café philo gourmand

samedi 23 mars à 15h30 à La Colline

Ce rendez-vous à La Colline, animé par Emma Wolton, diplômée en philosophie, est l'occasion d'engager une réflexion philosophique à partir du spectacle.

entrée libre sur réservation

Audiodescription

dimanche 24 mars à 16h et jeudi 28 mars à 20h

La Colline propose ce spectacle en audiodescription – diffusée en direct par casque – accompagnée d'un programme en braille et en caractères agrandis. La représentation est précédée d'une visite tactile du décor, 1h30 avant le spectacle.

Réalisation de l'audiodescription par Élisabeth Martin-Chabot de l'association Souffleurs de Sens.

Renseignements et réservations :

Simon Fesselier, chargé de l'accessibilité – s.fesselier@colline.fr • 01 44 62 52 27

Billetterie

01 44 62 52 52 et billetterie.colline.fr

du mardi au samedi de 13h30 à 18h30

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e / métro Gambetta • www.colline.fr

Tarifs

- avec la carte Colline de 8 à 16 € la place

- sans carte
 - plein tarif 33 € / moins de 18 ans 10 €
 - moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15 €
 - personne en situation de handicap et accompagnateur 15 €
 - plus de 65 ans 27 €

*Nous sommes tous les deux à la même hauteur.
Une langue acérée, une lame pointue.
Je suis l'homme qui rit, il est l'homme qui tue.*

Victor Hugo, *Le roi s'amuse*, éditions Gallimard, 2009

Painkiller est un jeune humoriste. Entre stand-up et show burlesque, ses performances, très prisées, ont le pouvoir de suspendre la mélancolie de son auditoire. Mais le jour où il annonce quitter la scène, Sadking, président d'un club de football célèbre, décide de s'approprier ses talents dans l'espoir de guérir ou du moins divertir sa propre tristesse. Le businessman séquestre dès lors l'artiste dans sa baignoire, pour en faire malgré lui son bouffon personnel, son double, son thérapeute, tandis que le rideau de douche se fait rideau de scène.

En proposant cette transposition contemporaine du duo mythique du roi et son fou, la pièce déplace deux figures que tout sépare dans une salle de bain d'aujourd'hui, où se déploie en huis clos un carnaval humide et secret. Enfin à l'abri des regards, parviendront-ils à se réinventer ?

Et sont-ils vraiment maîtres et auteurs de leur propre histoire ?

De ce théâtre des métamorphoses, aucun d'entre eux ne reviendra indemne. *Painkiller*, littéralement « tue-douleur », est le titre d'un spectacle qui croit aux rencontres impossibles, au pouvoir consolatoire des contes.

Avec cette création, qui oscille entre théâtre de l'onirisme et humour noir, la jeune autrice et metteuse en scène Pauline Haudepin, adepte du réalisme magique, conçoit une dramaturgie composite qui procède du frottement de motifs mythiques et d'obsessions contemporaines.

Painkiller. —

Debout Sadking, debout, le carrelage est froid et ce n'est pas l'heure de dormir. Tu voulais faire de moi ton Triboulet, je suis devenu ton Tiresias. Nous avons fait de cette baignoire le ministère du désespoir.

Sadking, Sadking, ne pleure pas. Painkiller est là. Veux-tu que j'ouvre le robinet ?

Veux-tu que je décroche le miroir ? Painkiller connaît le nom de tes chagrins. Painkiller tue le chagrin sans tuer le porteur. Painkiller te parle, avec ou sans la peau.

Et quand ton corps se mettra à puer, sans que tu sois plus en état de connaître ta propre puanteur, le parfum anglais résistera encore un peu sur ton costume sans faux plis, comme un point d'ironie.

Painkiller va te composer des berceuses posthumes sur mesure et arracher de ton front les prophéties mauvaises, le programme délétère qui jusqu'à ce jour t'a conduit.

De Sadking il ne restera que l'habit. Painkiller, lui, restera.

Je resterai, couvert d'autant d'écailles que d'histoires racontées.

Et quand l'eau aura gelé, quand mon corps se fendillera, des milliers de Painkiller fuiront par toutes les fêlures pour repeupler ton palais désert et chanter les origines de la faille aux dernières oreilles disponibles.

Le jour où un nouveau roi osera entrer dans la salle de bain condamnée et la faire sienne, il me trouvera en héritage, à la place où tu m'as laissé.

Pauline Haudepin, *Painkiller*

La rencontre du conte et du présent

Ça commence par un titre, intuitif, mystérieux, et qui s'impose de lui-même : *Painkiller*. Je m'intéresse en effet le plus souvent à des personnages qui tentent de guérir leur mal de vivre, ni par le soin ni par l'oubli, mais par l'exercice – parfois extrême – de leur liberté. Dans *Chère chambre*, ma pièce précédente, c'était par le don total de soi, le sacrifice. Ici c'est par le jeu et la fiction, poussés à l'excès, que les deux figures en présence tentent d'abord de se divertir de leur angoisse respective, jusqu'à progressivement s'extirper des rôles qui les étouffent et les entravent.

Le fou dans la baignoire

Mes textes procèdent de la rencontre conflictuelle du conte et du présent. C'est à partir de ce frottement là qu'une forme émerge, autour d'un motif mythique persistant.

Dans *Painkiller*, c'est le duo du roi et du fou qui a d'abord déclenché ma rêverie. À la fois obsolète dans un monde où « le roi se meurt », et riche en question à l'heure où tout le monde se proclame volontiers fou du roi, je me saisis de ce duo pour tenter de lui asséner le coup de grâce, partant du principe qu'aujourd'hui roi comme fou sont malades.

Ainsi, les deux figures de la pièce nous apparaissent au moment précis où elles ne parviennent plus à fonctionner, où elles semblent sur le point de tout perdre. Sadking se voit vieillir, il est confronté aux conséquences judiciaires de malversations financières anciennes, sa fille le rejette et refuse son héritage, et il a perdu la direction du club de foot qui était son « supplément d'âme ». Quant à *Painkiller*, il ne parvient plus à rire ni faire rire.

Que se passe-t-il si le roi s'accroche à la domination d'un royaume en ruines, refusant de se réinventer dans un autre monde sans rois ? Et que se passe-t-il si en retour, le fou, malade de mélancolie lui-même, ne fait plus rire le roi, le laissant seul, sans reflet, sans réponse ?

Ces questions-là se traduisent principalement dans la pièce sous la forme d'un écart d'âge signifiant entre Sadking et *Painkiller*. Cela vient placer face à face le représentant d'une génération qui est dans un déni de sa propre disparition comme de celle de son « royaume », cet « ancien monde » qui n'en finit pas de mourir ; et un jeune homme dont l'âge contraste avec un sens aigu de la disparition, générant une mélancolie diffuse.

Leur reproduction plus ou moins consciente en huis clos de la mécanique roi-fou apparaît comme une tentative absurde et désespérée de retrouver leur pouvoir respectif perdu. Mais la guérison des figures malades que chacun incarne, ne peut-elle pas passer par autre chose que le conflit, la destruction mutuelle ? La pièce ne repose donc pas tant sur une dramaturgie de l'affrontement ou la conduite méthodique d'une fable, mais plutôt sur la rencontre expérimentale de ces deux solitudes, les variations possibles à leur relation.

Il m'est apparu rapidement que le roi de mon histoire ne serait pas directement une figure politique mais une figure dont le pouvoir repose sur l'argent. En faire le président d'un club de foot, qui spéculé, achète et vend des joueurs, et le placer face à un jeune prodige du *one man-show*, me permet de générer un dialogue entre deux personnages apparemment antagonistes, mais qui sont tous deux intimement mêlés à l'industrie du spectacle et à la notion de divertissement, dans son acception courante mais aussi sur un plan métaphysique. *Painkiller*, très concrètement, c'est le mot anglais pour désigner les antalgiques, c'est-à-dire tous les médicaments qui endorment temporairement la douleur mais ne la guérissent pas. À ce titre, tout divertissement est une forme d'antalgique.

L'humour de la situation repose alors sur le point de non-retour de la privatisation qui s'applique

ici jusqu'au corps même de l'artiste, que le « roi » veut pour lui seul. Et le pouvoir réparateur de l'art, l'humour et la fiction est littéralement mis au défi par cet homme de pouvoir en pleine crise, qui somme l'artiste de le soigner au plus vite, comme on prendrait un doliprane.

Les histoires construisent, les histoires détruisent

Painkiller est avant tout un raconteur d'histoires. Car au cœur de la pièce, ce sont les histoires elles-mêmes, qui comme les antalgiques, apaisent notre douleur mais sont souvent aliénantes dans leur structure. Ainsi les deux personnages se mettront-ils progressivement à communiquer par histoires interposées, pour tenter de nommer la situation, la maîtriser, la dominer, en être le protagoniste et non pas l'instrument, ou encore pour la fuir, la maquiller.

À travers ces histoires, ces figures contemporaines en convoquent d'autres plus anciennes : Shéhérazade et le sultan dans les contes des *Mille et une nuits*, Marco Polo et le grand Khan dans *Les Villes invisibles* d'Italo Calvino, Triboulet et François I^{er} dans *Le roi s'amuse* de Victor Hugo et *Rigoletto* de Verdi, Folial et le roi dans *Escorial* de Michel de Ghelderode, le roi nu de la pièce éponyme d'Evgueni Schwartz, le roi Lear et son fou dans le théâtre de Shakespeare... Ce faisant, Sadking et Painkiller inventent à vue les variations de leur propre histoire, rejouant le passé et prophétisant l'avenir, dans un carnaval nocturne aux marges du réel, un espace liminaire en transition permanente.

Un drame de salle de bain

Chez moi la rêverie qui précède une pièce s'amarre presque toujours à un lieu, dont l'imaginaire associé et la charge métaphorique viennent irriguer l'écriture en continu.

Il n'est donc pas anodin de déplacer la crise d'identité de mes deux figures dans une salle de bain, ce lieu d'hygiène ritualisé où, soustrait au regard des autres, on est réduit à n'être à nouveau qu'un corps dans toute sa vulnérabilité. Et en même temps, c'est l'espace le plus civilisé qui soit, puisqu'on cherche à y neutraliser sa propre odeur, à y préparer dans le miroir son masque social. La baignoire me fascine parce qu'elle inscrit dans l'imaginaire collectif des visions multiples très contrastées. Elle évoque autant le luxe, la détente, l'enfance, le soin, la solitude rêveuse, que le suicide, la torture, la noyade, l'apparition de créatures de films d'horreurs...

Ce qui se présente comme un huis clos est donc fatalement traversée des échos du monde auquel les personnages tournent le dos le temps de la fiction. Le robinet, le carrelage, le miroir, la baignoire, le rideau de douche, ont une puissance d'évocation qui permet une conscience du hors-champs tout en restant au même endroit, glissant à tout instant du micro au macro, du dedans au dehors, du trivial au mythique.

Pauline Haudepin, septembre 2023

*Je parle, je parle [...], mais celui qui m'écoute
ne retient que les paroles qu'il attend.
Ce qui commande au récit, ce n'est pas la voix,
c'est l'oreille.*

Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, éditions du Seuil, 1984

Une dramaturgie composite

Alors que mes créations précédentes reposaient presque entièrement sur le texte, *Painkiller* propose une dramaturgie plus composite qui laisse la part belle au mystère et à la puissance d'évocations des images, à la poésie des corps et des objets, au son et au silence.

Pour figurer cette salle de bain, le défi est de rester dans le même lieu tout en modifiant sa perception. Il s'agit d'en faire un personnage à part entière, et de rendre ce lieu familier de plus en plus étrange, magique, vivant.

Le bi-frontal s'est rapidement imposé, en ce qu'il propulse les figures dans un vivarium où les gestes les plus quotidiens gagnent soudain en étrangeté et où le public se retrouve plus que jamais en position de voyeur. Il y a, à l'origine de ce dispositif, un paradoxe un peu joueur : celui de tomber les murs d'un espace qui est en principe précisément le plus protégé des regards, et le cerner de spectateurs. Cela est en soi une forme de cauchemar, d'autant plus pour deux personnages qui sont des figures « publiques », ou du moins médiatisées. Il s'agit de les saisir au moment même où elles refusent de se donner en spectacle, où elles fuient la frontalité et la confrontation.

La pièce repose sur un hiatus, un frottement entre deux figures que tout oppose. La mise en scène les déplaçant dans le lieu unique d'une salle de bain, ils se retrouvent isolés des contextes qui les définissent respectivement, et trouvent progressivement là-dedans une énergie libératrice. Ce mouvement suppose de sur-affirmer les figures, sans peur des archétypes, pour mieux désamorcer cet antagonisme et les déparer peu à peu de ce qui semblait les définir, jusqu'à nous laisser face à deux êtres à nu, ayant comme point de rencontre la même honte, la même douleur d'être au monde.

Cette salle de bain a aussi une caractéristique paradoxale : il n'y a pas d'eau. L'eau est une absence. Et des choses se passent à l'endroit même de cette absence.

En ce qui concerne le son, Sarah Munro, qui œuvre aussi bien pour le théâtre que pour le cinéma documentaire et expérimental, a recours à des enregistrements d'ambiances qu'elle retravaille, superpose, et mixe avec des nappes sonores.

On utilisera donc des sons enregistrés dans des salles de bains, mais exagérés, déformés, saturés, et se mêlant à des sons évoquant raz-de-marée ou fond marins. S'inviteront dans cette bande-son des mélodies empruntées au registre baroque et au registre pop, qui apparaîtront et disparaîtront, par évocations. Cette salle de bain devient peu à peu une interface entre le dehors et le dedans, et c'est pourquoi on s'amusera à diversifier les sources sonores : des murmures pourront par exemple s'élever du drain de la baignoire ou du pommeau de douche, comme des appels lointains.

Pauline Haudepin, septembre 2023



Frederik Heyman, *DUST #13*, installation numérique avec la participation de Rinus Van de Velde, 2018



Ian Cumberland, *Sink or Swim*, huile sur toile de lin, 2014

Sadking. —

C'est l'histoire d'une transaction

Painkiller. —

*C'est l'histoire d'un homme qui achète un jeune homme pour le divertir
et qui se rend compte que la marchandise est pourrie,
que la marchandise est aussi dépressive que lui mais c'est trop tard*

Sadking. —

*C'est l'histoire d'une marchandise qui a intérêt à être conforme
à sa description si elle ne veut pas finir à la benne*

*C'est l'histoire d'une disparition mystérieuse. Un jeune prodige
s'évapore sans laisser de traces. Et puis on finit par retrouver son sac
de sport au fond du fleuve. Et puis son corps. Son corps au fond
du fleuve, longtemps après.*

Pauline Haudepin, *Painkiller*

Biographies

Pauline Haudepin

Autrice, metteuse en scène et comédienne née à Paris en 1991.

Après une licence de traduction littéraire et un mémoire de Littérature consacré à l'œuvre littéraire et plastique d'Unica Zürn et Léonora Carrington, elle se forme comme comédienne à l'école du Théâtre National de Strasbourg. En troisième année, à l'occasion des cartes blanches proposées aux élèves, elle écrit et met en scène *Les Terrains Vagues*, conte noir librement inspiré de *Raiponce* des frères Grimm, et qui explore la perte de l'innocence, et l'imagination comme force de résistance. Le spectacle, repéré lors du dispositif Cluster mené par Prémises Production, est repris en 2017 au Théâtre des Doms avec La Garance – Scène nationale de Caivillon, puis en 2018 au TNS et au Théâtre de la Cité internationale à Paris.

En 2019, elle collabore à l'écriture du texte de *Nickel*, un spectacle de Mathilde Delahaye créé au CDN de Tours, puis à l'Espace des Arts de Chalons sur Saône et au Nouveau Théâtre de Montreuil. La même année, elle écrit *Roman-Photo*, un monologue pour l'actrice Maud Pougeoise. Le texte, inédit, fait l'objet d'un chantier de mise en espace au Théâtre des Marronniers à Lyon l'année suivante.

À l'été 2021, Pauline Haudepin participe au festival international de Milos en Grèce avec une performance intitulée *The «lost in translation» birthday party*. En août, sur une invitation de Théâtre Ouvert proposée à dix autrices et auteurs, elle écrit *Les Mythes errants*, pièce courte.

Chère chambre, pièce écrite dès janvier 2019 lors d'une résidence à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, est créée en novembre 2021 au Théâtre National de Strasbourg dans une mise en scène de l'autrice, puis reprise en janvier 2022 au Théâtre de la Cité Internationale. La pièce a été lauréate de l'aide nationale à la création d'Artcena à l'automne, et a bénéficié de la bourse d'écriture pour la mise en scène de théâtre de la fondation

Beaumarchais.

En tant que comédienne, Pauline Haudepin travaille notamment avec Maëlle Dequiedt, Mathilde Delahaye, Julien Gosselin, Blandine Savetier. Elle intervient également en tant que pédagogue dans des lycées ou à l'occasion d'ateliers comme *Lycéens citoyens*, un parcours d'inclusion sociale et culturelle par le théâtre déployé par La Comédie - Centre dramatique national de Reims, le Théâtre National de Bretagne et La Colline – théâtre national pour lequel elle signe la mise en scène du spectacle itinérant *Mon corps vif* de Sophie Merceron et anime des ateliers de jeu auprès des lycéens des trois territoires.

Pauline Haudepin a été autrice associée au Théâtre National de Strasbourg de 2019 à 2022. Elle est depuis 2023 artiste en résidence au Théâtre de la Cité Internationale.

Compagnie THERAPHOSA BLONDI

Pauline Haudepin crée la compagnie THERAPHOSA BLONDI à Strasbourg en 2019 aux côtés d'Agathe Perrault en charge de l'administration, de la production et du développement.

La compagnie défend un univers singulier, un théâtre généreux en mots et en images, qui ne renonce ni à la fiction et au dialogue, ni à la fantaisie et à l'émotion. Si tout part du texte, la dimension plastique occupe une place importante, au travers de dispositifs scénographiques qui ont une forme d'autonomie, avec leur propre trajet narratif et sensible. La partition des corps emprunte à la danse contemporaine et à la performance, prenant le relais à l'intérieur de fictions délibérément elliptiques.

Les spectacles procèdent le plus souvent de la transposition de schémas ou de motifs intemporels qui habitent l'inconscient collectif, pour construire des contes contemporains aussi accessibles que déroutants.

THERAPHOSA BLONDI bénéficie de l'aide à l'émergence de la Région Grand-Est, elle est marrainée par la compagnie La Chair du Monde – Charlotte Lagrange.

avec

John Arnold Sadking

Né en 1961, il suit les cours de Michel Bouquet au Conservatoire de Paris puis complète sa formation au Théâtre du Soleil avec Ariane Mnouchkine qui le dirige ensuite à de nombreuses reprises - *Méphisto* d'après Klaus Mann, *Henry IV*, *La Nuit des rois* et *Richard II* de William Shakespeare. Au théâtre, il collabore également avec Maurice Attias, Niels Arestrup, Joël Pommerrat, Bruno Abraham Kraemer, Alain Barsacq, Agathe Alexis, Jean-Claude Berruti, Christophe Rauck, Simon Abkarian pour *L'Ultime Chant de Troie* et *Pénélope, ô Pénélope*, Stéphane Braunschweig, Olivier Py pour *Le Soulier de satin* de Paul Claudel, Épître aux jeunes acteurs, L'Énigme Vilar et *Adagio*, Alain Ollivier, Giorgio Barberio Corsetti, Clément Poirée dans *La vie est un songe* de Calderón, *Les Enivrés* d'Ivan Viripaev et *Vania / Vania ou le démon de la destruction* d'après Tchekhov créé en 2022, Élisabeth Chailloux, Wajdi Mouawad, Bernard Sobel dans *L'Homme inutile* d'Iouri Olecha, Célie Pauthe, Krystian Lupa, Christophe Rauck, Alain Timárdans, *La Honte* de François Hien, Jean-Christophe Blondel ou encore Simon Falguières dans *Le Nid de cendres* et *Les Étoiles*. En 2005, il met en scène *Un ange en exil*, spectacle autour et d'après Arthur Rimbaud et en 2011, il adapte et met en scène la pièce *Norma Jean*, librement inspirée du roman de Joyce Carroll Oates. Au cinéma, il joue sous la direction de Fernando Solanas, Milos Forman, Massimo Mazzucco, Bertrand Tavernier, Patricia Plattner, Yann Lester Fischer, Benoît Jacquot, Claude Chabrol, Jean-Michel Ribes, François Ozon, Aurélia Georges, Sophia Coppola et Noémie Lvovsky.

Mathias Bentahar Painkiller

Il intègre en 2014 le Studio de Formation théâtrale de Vitry-sur-Seine, avant de poursuivre sa formation à l'École supérieure d'art dramatique de la ville de Paris (ESAD) en tant qu'élève de la promotion 2017, où il suit entre autres les

ateliers de Laurent Sauvage, Christiane Jatahy, Julie Deliquet, Cyril Teste, Wajdi Mouawad, Igor Mendjisky et Thierry Thieu Niang avec qui il a continué de travailler par la suite.

Il participe à son premier festival OFF d'Avignon en 2016 avec la compagnie Les Entichés dans le spectacle *Provisoire(s)*, une création collective mise en scène par Mélanie Charvy. Au sortir de l'ESAD, il rencontre Amine Adjina et Émilie Prévosteau de la Compagnie du Double avec qui il crée *Arthur et Ibrahim* qui tournera en France pendant plus de trois ans. En 2021, il retrouve le duo pour la création d'*Histoire(s) de France*. En parallèle, il crée sa compagnie Jean-Sol Parte et travaille également avec d'autres metteuses et metteurs en scène, comme en 2020 avec la Cie Les Méridiens et Laurent Crovella, avec lequel il crée *Gens du pays* de Marc-Antoine Cyr ou avec la Cie Mauvais Sang de Simon Bourgade pour la création *Nos papas* au Théâtre Paris Villette. En 2022, il joue dans *Cours particulier* d'Estelle Savasta au CDN de Rouen et dans *Florence et Moustafa* de Guillaume Vincent.

Constant Chiassai-Polin

scénographie et costumes

Après une formation de costumier réalisateur au lycée Paul-Poiret complété d'un cursus de décorateur en matériaux de synthèse à l'École nationale supérieure d'arts appliqués et des métiers d'art Olivier-de-Serres, il sort en 2022 diplômé de la section scénographie-costumes de l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg. Il complète sa formation par de nombreux stages, notamment en lingerie, vêtement femme, et peinture à la Comédie-française, à l'Opéra national du Rhin en tant qu'assistant-costumier pour la création du ballet *Danser Schubert*, et en teinture naturelle dans l'association Colore ton Monde.

Laurence Magnée lumières

Après une formation de comédienne au Conservatoire royal de Mons en Belgique de 2008 à 2012, elle intègre l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg en

section Régie-Techniques du spectacle.
Sa formation au TNS se clôt en juin 2016 par la création lumière du *Radeau de la Méduse* de Georg Kaiser mis en scène par Thomas Jolly et présenté au Festival d'Avignon puis en tournée. Depuis elle signe la création lumières de nombreux spectacles pour le théâtre et l'opéra avec les metteurs en scène tels que David Farjon, Lucie Valon, Lorette Moreau, Lucie Nicolas, Maëlle Dequiedt, Jeanne Desoubaux, Catherine Dreyfus, Stéphanie Farison, Géraldine Martineau.

Sarah Munro son

Elle débute son parcours universitaire à Toulouse en licence d'Histoire de l'art et archéologie. Elle intègre par la suite l'École nationale supérieure d'audiovisuel dont elle sort diplômée en 2015 d'un master création audiovisuelle. En 2016, elle poursuit son cursus à l'étranger à la Escuela nacional de experimentación y realización cinematográfica de Buenos Aires en Argentine. Durant cette même année, trois de ses courts-métrages sont sélectionnés par divers festivals nationaux et européens. Depuis, elle travaille principalement en tant que créatrice son pour le spectacle vivant. Ses compositions s'écrivent à partir du *field recording* – enregistrements sur le terrain – matière qu'elle récolte depuis des années et qu'elle soumet à de nombreuses transformations. Elle participe également à la création d'installations/performances audiovisuelles et écrit à présent son prochain film *Pélagos* produit par Les films de la Pépinière. En 2022 elle signe la création sonore du spectacle *Sirènes* de la Cie 52 Hertz, présenté au Théâtre National de Bretagne et au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis.

Marion Koechlin régie générale et plateau

Après avoir obtenu un Master 2 Management des institutions culturelles à Sciences-Po Lille, elle s'oriente par passion et par choix vers la régie du spectacle vivant. Après deux années d'études supplémentaires en alternance au CFPTS (Centre de Formation pour les Professionnels de la Technique du Spectacle à Bagnolet) et au sein de La Comète – Scène nationale de

Châlons-en-Champagne, elle se spécialise dans la régie plateau comme voie d'accès vers la régie générale. La gestion de l'espace scénique et l'accompagnement des compagnies dans leurs choix de méthodologie de travail et d'organisation est ce qui l'anime. Ces deux facettes du métier l'amènent à travailler en tant que régisseuse plateau avec Christine Berg pour la compagnie Ici et Maintenant Théâtre ou Anne Théron avec la compagnie Les Productions Merlin. Elle exerce la fonction de régie générale pour Muriel Coulin, tout comme pour la compagnie Theraphosa Blondi de Pauline Haudepin, le Théâtre National Immatériel de Mathilde Delahaye et Tatiana Spivakova – Compagnie Liubov.

Léon Ostrowsky assistanat à la mise en scène

Jeune comédien, il est actuellement étudiant en dernière année en interprétation dramatique à l'Institut supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion et de communication de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Avant de suivre ce cursus, il étudie le théâtre au Conservatoire de Pantin de 2015 à 2018, puis au Conservatoire du 19^e arrondissement de Paris de 2019 à 2020. Il joue dans *Parlez-moi de la pluie* d'Ijjou Ahoudig créé au festival du Chapeau Haut à Briançon en 2022 et l'année suivante dans l'adaptation de *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, mis en scène par Katja Hunsinger et Rodolphe Dana au Théâtre du Peuple à Bussang. En parallèle de ses études, il pratique la danse contemporaine, les claquettes, le hip-hop et il s'est récemment mis au krump.

Agathe Perrault administration et production

Après avoir suivi une formation universitaire de théâtre, elle termine ses études à Sciences-Po Strasbourg au sein du master 2 « Politique et gestion de la culture ». Souhaitant s'orienter vers l'administration du spectacle vivant, elle multiplie les expériences professionnelles : chargée des relations avec le public à la Maison de la Musique de Nanterre, coordinatrice du Festival Nanterre sur Scène et assistante de production au Théâtre de la Ville. Elle fonde

en 2015 avec Mathieu Barché la compagnie La Chevauchée. De 2017 à 2019, elle est l'administratrice de la Compagnie Les 3 Sentiers – Lucie Berelowitsch. Elle rejoint en 2018 la Compagnie En Eaux Troubles de Paul Balagué. Depuis 2019 elle accompagne la metteuse en scène Elsa Granat et sa Cie Tout un Ciel ainsi que Solal Forte sur le développement du Festival international de théâtre de Milos. Elle collabore avec Pauline Ribat de la Compagnie Depuis l'Aube de 2019 à 2021 et fonde en 2021, avec les metteuses et metteurs en scène qu'elle accompagne la maison d'artistes : LA KABANE. Agathe Perrault enseigne à l'Université Paris-Nanterre en licence Arts du spectacle, et intervient au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris.

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

CAVALIÈRES

Isabelle Lafon
5 – 31 mars
création

PAINKILLER

Pauline Haudepin
6 – 30 mars
création

TERRASSES

Laurent Gaudé –
Denis Marleau
15 mai – 9 juin
création

LE TIGRE BLEU
DE L'EUPHRATE

Laurent Gaudé –
Denis Marleau
24 mai – 16 juin

AVANT LA TERREUR

Vincent Macaigne
15 – 27 juin

Le Monde Télérama

TRANSFUGE

TROISCOULEURS

arte



www.colline.fr
15, rue Malte-Brun Paris 20^e
métro Gambetta